

LAURE LIMONGI la mer qui sépare et qui unit

Laure Limongi

On ne peut pas tenir la mer entre ses mains

Grasset, 288 p., 19 euros

On ne peut pas tenir la mer entre ses mains, sixième roman de Laure Limongi, dessine le paysage sensoriel et politique de la Corse de la fin des années 1970.

■ On entre parfois dans un livre comme on entre dans l'eau fraîche d'une rivière ou de la mer un été de canicule. On éprouve le changement de température, on peut être surpris ou piqué par la variation soudaine, puis tout le corps s'habitue et prend la mesure de l'étendue de l'eau, s'y installe et y évolue, voire s'y sent bien. L'eau est là dès l'entrée du dernier roman de Laure Limongi. On y pénètre, comme la narratrice, avec stupeur et inquiétude. Il faut plonger. Plonger dans cette histoire familiale dans la Corse de la fin des années 1970 et suivantes. De l'eau, donc, et du bleu. (« Le bleu du ciel est plutôt noir, à l'œil. ») L'eau de la piscine d'abord, dans laquelle Huma, la narratrice, encore petite fille, se jette ou plutôt est jetée ; celle de la mer ensuite, qui entoure l'île sur laquelle elle grandit et qui bientôt la séparera de son village et de sa ville, de sa maison et de sa famille. Cette mer, c'est la Méditerranée, vineuse, brumeuse ou inféconde, disait Homère, dont Huma aime les aubes et la lumière. Il en est de l'eau comme du secret. On s'y noie, parfois. (« Le secret remplace l'air par l'eau de son naufrage. ») Mais le secret n'arrive pas tout de suite, il attend, il prend le temps, celui que met la narratrice à le sentir, à l'éprouver, à lui donner consistance à mesure qu'il et elle grandissent. S'il ronge doucement les pages et les personnages, il projette par endroits des éclats de la lumière vive de l'île et de l'enfance.

Laure Limongi dessine un paysage de mots, celui de son territoire entouré d'eau et constitué d'odeurs multiples pour faire advenir le secret. Il y a beaucoup d'odeurs dans *On ne peut pas tenir la mer entre ses mains*, de fragrances, d'effluves, d'arômes. Dans les mains, le livre sent la garrigue, le maquis, l'humus, la résine et la nepita, l'herbe fraîche, le feu de cheminée, la pierre et le fer des rampes et des fusils, la fumée de cigarette, partout présente dans l'atmosphère familiale, les viandes en sauce et les parfums également, de la mère, de la grand-mère, de la tante ou du père : *Shalimar, N°5, Poison, Habit rouge*. Les lieux se reconnaissent à leur odeur, comme les proches. Les odeurs sont les marqueurs d'une réalité nébuleuse par son poids de non-dit, de secret. Elles sont des points de repère dans ce qui échappe. Le lien olfactif est puissant. (« Le malheur a une odeur subtile mais unique. ») Aux odeurs et aux pay-



Laure Limongi (Ph. Jean-François Paga).

sages se mêle la rumeur de l'histoire collective de la Corse de la fin des années 1970 et de la naissance du FLNC. On n'évite pas, sans doute, la cagoule et les fusils qui accompagnent si bien le secret. C'est le fond sur lequel l'histoire se déroule et qui, parfois, perce sa surface. Les armes sont réelles entre les mains de chacun des personnages, père, mère et grands-parents. La narratrice, elle, n'a que les mots.

Son récit commence dans les dessins du marbre noir des marches de l'escalier d'une maison familiale nommée l'Alcyon, sur les hauteurs de Bastia, que la petite fille s'amuse à lire. Elle y voit des figures, des visages, des silhouettes et s'invente des histoires. Elle révèle par son imagination une multitude de récits tapis depuis des millénaires dans la pierre. N'est-ce pas ce que fait l'auteure ? Le poids du marbre est-il moins lourd que celui du secret ?

LE SECRET EN HÉRITAGE

Huma Benedetti porte le secret en héritage comme un de ces colliers de trombones qu'elle se confectionne sur le bureau d'un inspecteur en attendant ses parents et sa grand-mère dans un commissariat. Il était question de bombes, d'attentat et de président de la République à sauver. La menace est partout. Mais, si les personnages sont tragiques, ils ne sont pas sans humour ou sans dérision dans ce qu'ils transmettent en silence. Limongi interroge ce legs. De quoi hérite-t-on ? Quel est

notre héritage ? Que nous lèguent ceux qui sombrent, ceux qui se taisent, ceux qui partent ? Comment résiste-t-on au secret ? Comment se l'approprie-t-on ? Par les mots agencés, les phrases lues et écrites. Par la musique, par le rythme.

Dans ce roman à l'écriture dense et fluide, comme est ciselée la construction entrelacée, Laure Limongi rassemble ce qui fait la richesse de ses explorations littéraires déployées en une dizaine d'ouvrages publiés jusqu'à maintenant entre roman, poésie et essais. De sa posture créatrice revendiquée d'indocilité, elle garde le tranchant et l'absence de complaisance, la précision de la langue. La tension entre fiction et documentaire, ou entre fiction et poésie, s'équilibre dans cette narration qui coule comme la mer entre les deux rives de la Méditerranée. Les temporalités comme les histoires et les relations familiales s'entrelacent tout au long du livre et, de sa voix acérée, elle coupe le cycle des générations, brise la chronologie en ne lâchant jamais la fluidité de son récit. C'est tendu, prégnant, très émouvant.

Laure Limongi a écrit un très beau livre. Un livre qui existe véritablement et répond à la nécessité, celle énoncée par Borges dans les premiers vers de son poème « l'Arioste et les Arabes » : « Personne ne peut écrire un livre. Pour/Qu'un livre existe véritablement,/Il faut l'aurore et le couchant, des siècles./Des exploits, la mer qui sépare et qui unit. » ■

Sally Bonn